



Quand Annie revint du cimetière à la maison déserte, et tandis que parents et amis se répandaient dans les appartements du rez-de-chaussée, elle monta tout droit à la chambre où, près de son lit d'épouse, se trouvait le berceau sur lequel, une heure auparavant, la petite forme immobile et blanche était couchée et lui appartenait encore.

Les cierges funéraires brûlaient toujours, faisant courir leur flamme jaune dans l'eau terne des miroirs et reculer les ombres indécises qu'apportaient les rideaux tirés et les persiennes closes... Une odeur de cire et de buis béni, un écho de psaumes, un reflet de visages lugubres flottaient dans l'air et donnaient à cet intérieur de solide richesse sous les enjolivures de luxe, une atmosphère de malaise, un aspect d'étrangeté.

Annie s'assit près du berceau et enfouit sa tête dans les couvertures, au creux léger que le petit corps frêle y avait laissé. Son désespoir était de ceux qui broient le cœur, sans lui donner la ressource des larmes. Deux idées seulement emplissaient son cerveau affaibli par tant de veilles et d'angoisses : Jean Renaud, son mari, était mort ; Yvonne, sa fille, était morte : elle voulait mourir aussi.

Déjà, quand l'affreuse phtisie terrassa son beau Jean, dans l'épanouissement de ses vingt-cinq ans et la pleine ivresse d'un mariage d'amour ; quand, après dix-huit mois de lutte, elle l'eut couché dans son cercueil, l'idée de la mort libératrice était venue...

Mais un berceau apparaissait près du grand lit vide, une plainte d'enfant s'élevait pour retenir la mère. Et elle voulut vivre pour le petit être qui était la chair de la chair, le sang du sang de celui qu'elle avait aimé. Elle ne savait pas que lui aussi était condamné, marqué comme la proie du terrible mal... Quelques mois plus tard, Yvonne agonisait.

Maintenant, plus rien ne pouvait la retenir, elle irait les rejoindre tous les deux, l'un qui depuis si longtemps était seul dans le froid de la tombe, l'autre dont la pierre était à peine scellée.

Annie enfonça plus profondément sa tête au creux du berceau. Il lui semblait que l'anéantissement allait venir, sans qu'elle fît d'efforts, que les bras de Jean allaient l'attirer à lui, dans le monde inconnu où il l'attendait, que les menottes enfantines dont, pendant tant de mois, elle avait calmé la fièvre, allaient s'accrocher à son cou dans les spasmes de l'agonie et épuiser son souffle vital, que l'atmosphère de mort qui l'entourait allait peu à peu la tuer comme un lent poison.

Mais une porte s'ouvrit derrière elle, une ombre qu'elle ne voyait pas s'avancit sans bruit sur le tapis, une forme se pencha sur ses épaules, une voix assourdie par les larmes balbutiait : Annie, tu vas venir avec nous... Annie, il faut avoir du courage... Nous n'avons plus que toi, ma petite fille...

Annie leva ses yeux égarés et, sans mot dire, docile et passive comme une enfant, elle suivit sa mère.

* * *

Ses parents l'avaient conduite dans ce pays perdu compris entre les villages de Mont-Murray et de Saint-Fidèle, sur les bords escarpés du golfe Saint-Laurent.

Le docteur avait recommandé de l'arracher au milieu qui lui rappelait sa vie brisée, son bonheur détruit, de choisir pour elle la pleine campagne, de la laisser dormir, respirer l'air pur, briser son corps dans les rudes chemins grésillants comme une fournaise sous le soleil de juillet, de ne jamais lui parler du passé, de ne pas chercher à la consoler, — le temps seul pouvait apporter l'apaisement, — et de la surveiller de loin. Ces yeux secs dans ce visage torturé ne lui disaient rien de bon. Il n'osait formuler ses craintes... Ah ! si elle avait pu pleurer !... Mais Annie, depuis la mort de sa fille, n'avait pas versé une larme.

On eût dit qu'elle ne jouissait plus de ses facultés. La volonté était absente, la notion du présent n'existait plus. Seul, le souvenir demeurait. Elle se rappelait toute son histoire de jeune femme heureuse, se la remémorait d'un bout à l'autre mais comme l'histoire d'une étrangère. C'était un livre qu'elle avait lu il y

avait longtemps et qu'elle rouvrait avec le même charme, mais aussi avec la même surprise douloureuse du dénouement... Oh ! ces deux figures de phtisiques en marge du livre lumineux, ces deux tombes dessinées sous le mot "Fin" d'un joli conte d'amour, comme elles la poursuivaient de leurs visions !... Machinalement, elle passait sa main sur ses yeux, détournait la tête avec un geste d'enfant devant un danger.

Elle ne pouvait rester à la maison. Il lui fallait marcher de l'aube au soir, arpenter le chemin suspendu au bord de l'eau chantante qui n'avait plus d'écho en elle, avancer un peu plus chaque jour vers les maisonnettes éparses dans la campagne, vers les villages inconnus où les chiens aboyaient à son approche. Puis elle s'asseyait un instant à la lisière d'un champ, sur le roc éboulé d'un coteau, regardait aux alentours sans que rien s'éveillât dans son esprit à la vue des vagues bleues du fleuve, des jeux du soleil et du vent parmi les feuilles des trembles, de l'ombre profonde amassée dans les failles et des traînées de lumières sur les sommets.

Annie n'avait plus d'âme. Elle songeait parfois qu'"elle avait été morte", et qu'elle était revenue sur la terre pour expier son impuissance de naguère à préserver, sauver, retenir encore un peu de temps les deux amours parties avant elle.

Pendant les premières semaines de leur arrivée à la campagne, ses parents, qui n'avaient plus qu'elle, selon l'expression de la pauvre mère aux mains tremblantes, la suivirent dans ses courses sans fin, aux heures indécises du jour à peine levé, ou par les pleins midis torrides, hantés par l'angoisse de la voir disparaître à un tournant du chemin, derrière ces rochers qui trempaient leurs arêtes aiguës dans la vague blanchissante du fleuve. Mais, comme elle ne détournait même pas la tête du côté de l'eau, comme elle allait toujours du même pas égal et précipité, comme elle ne dépensait pas sa douleur en gestes de désespoir, ils finirent par comprendre qu'elle ne songeait à rien de tragique. Même cette énergie-là ne lui était pas restée. Et désormais Annie erra seule.

Eux demeuraient sur le balcon de la maison à guetter son retour. La mère essayait parfois de lui mettre entre les mains les livres qu'elle avait tant aimés, ou bien encore un de ces travaux artistiques aux complications délicates où se perdent les petits ennuis et les petites peines des cœurs féminins, mais le livre ou l'ouvrage glissaient sur les genoux de la jeune femme.

Un jour, pour tenter de réveiller l'émotion dans ce cœur fermé, les larmes dans ces yeux vides, elle dit à demi-voix, en désignant une jolie fillette qui passait aux bras de sa mère : Yvonne aurait à peu près son âge...

Annie regarda sans paraître comprendre...

* * *

Un soir, elle arriva à une partie du pays qu'elle n'avait encore jamais parcourue et qui, à mesure qu'elle avançait, revêtait un caractère de plus en plus marqué de solitude. Il y avait bien encore des maisons le long du chemin, mais presque toutes abandonnées, et pour la première fois, en les regardant, Annie eut la révélation de la tristesse qu'elle portait en elle. Leur vue venait de remuer vaguement le pouvoir de souffrir et de sentir sa souffrance qu'une trop rude épreuve avait anesthésié.

Elles étaient presque effrayantes à voir, ces maisons désertes, chacune se dressant comme une énigme palpable, dans la splendeur estivale du paysage, où une âme semblait se débattre dans l'envahissement de la végétation, où un cri de terreur semblait être étouffé dans l'épaisseur des verdure.

Annie gravissait les perrons branlants qui résonnaient étrangement sous ses pas, appuyait son front aux vitres, et en y rencontrant le reflet de son visage, elle croyait que la demeure désertée et la femme abandonnée miraient leurs détresses pareilles. Parfois, les marches de l'entrée manquaient, enlevées par les rafales ou les eaux d'orage, et Annie ne pouvait atteindre les fenêtres, qui gardaient leur secret ; parfois, un papier de tapisserie masquait les carreaux, et la maison semblait une morte dont on aurait abaissé les paupières. Toutes étaient tristes, toutes répandaient aux alentours une sorte d'angoisse, et le soleil de l'été, qui jaunissait les herbes et fait éclater l'écorce des bouleaux, les avait toutes revêtues d'un linceul gris uniforme, de la couleur du chanvre roussi dans l'eau immobile des étangs.

Annie arriva, lasse, à l'une d'elles qui domi-

nait le coteau, dans la lumière violette du crépuscule. Elle voulait aller à celle-là encore, pour interroger le mystère de son silence, pour lui apporter la consolation d'un rapide colloque entre leurs deux misères, et peut-être pour sentir à ce contact frémir de plus en plus les ailes de sa propre douleur délivrée. Après, elle abandonnerait ce chemin semé de tombes, elle reviendrait sur ses pas.

La maison du coteau offrait sa détresse aux regards des passants. Elle avait plus que les autres souffert des vents qui s'élèvent dans le golfe et viennent se briser sur les rives. Annie regarda par les vitres qui palpitaient dans leurs châssis disjoints, et voici ce qu'elle vit...

* * *

Dans la première pièce, à l'entrée, qui autrefois devait servir de cuisine, on avait oublié une petite table de bois blanc, et sur cette table une de ces bouteilles massives et carrées qui d'ordinaire contiennent du gin...

Dans l'autre, il restait un canapé recouvert d'une housse à fleurs rouges, et, au milieu de la chambre, sur le parquet sans tapis, gisait... une poupée ! — Annie se cramponna de ses mains tremblantes aux montants de la fenêtre. — Non pas une poupée luxueuse avec des cheveux en torsades, une robe de soie, des souliers à boucles, une poupée bien sage de grande petite fille, mais ce qu'on désigne sous le nom de "poupard", et qui a une figure d'étoffe peinte, un corps informe rempli de son, des jambes qui sont des bras, et des bras que l'on prendrait pour des jambes, au gré des tout petits dont ils sont le premier jouet, et que l'on peut jeter, secouer, frapper, sans qu'il se venge en blessant la menotte capricieuse par des éclats de porcelaine.

Annie demeurait là, les yeux agrandis de stupeur... Elle se souvenait qu'Yvonne avait un semblable poupard en maillot rose... Ils étaient allés le choisir ensemble au bazar, elle et Jean, et ils avaient ri longtemps de l'étonnement, presque de l'effroi, puis enfin de la joie passionnée avec lesquels Bébé avait accueilli le nouveau venu. Il était devenu un second personnage dans la maison, ce poupard qu'on ramassait dans tous les coins et qu'il fallait chercher partout à l'heure des colères, à l'heure des premières dents, à l'heure des premières soupes, et surtout à l'heure du coucher. Yvonne consentait à s'endormir quand elle le tenait serré dans ses bras... Il avait la figure sans nez de celui-ci, les joues décolorées par les baisers et les larmes...

Annie loqueta la porte. Elle aurait voulu entrer dans cette chambre d'où l'on avait fui, semblait-il, à la suite d'un drame, relever pieusement le poupard oublié, l'étreindre sur son cœur comme l'avaient fait des petits bras semblables à ceux de son Yvonne... mais la serrure rouillée résista à ses efforts.

Qui avait habité la maison du coteau ? Des gens de la ville, à coup sûr. Ce divan rouge, ce jouet de bazar, l'indiquaient. Ils y étaient venus à la belle saison, le père et la mère, peut-être dans l'espoir de sauver leur enfant condamné. Et pour noyer son chagrin, quand le petit toussait, le père allait boire du gin dans la cuisine. Et puis, le dénouement, la chose inerte et livide pareille à la petite Yvonne dans son berceau, à la lueur des cierges... Pour Annie il n'y avait pas de doute : la mort avait passé par là.

Quelle mère eût laissé derrière elle le premier jouet de son enfant, si elle n'avait eu, pour excuser son indifférence, la débâcle causée par le malheur ?

Enfin, la fuite précipitée ; l'oubli — était-ce un oubli ? — du divan rouge sur lequel on s'asseyait en berçant le petit malade, l'abandon, — était-ce un abandon ? — du poupard qui rappelait tant de souvenirs... Peut-être les parents n'avaient-ils pas eu le courage de toucher cette dernière relique, de la déplacer de l'endroit où les mains enfantines la laissèrent tomber pour la dernière fois, peut-être avaient-ils voulu qu'elle restât dans la maison en deuil comme un bouquet sur une tombe... Peut-être...

Inconsciemment, Annie avait plié les genoux, et elle demeurait immobile dans les derniers rayons du crépuscule, le front appuyé aux vitres basses. La douleur trembla devant une douleur qu'elle devinait semblable à la sienne, ses lèvres appelèrent tout haut pour la première fois le nom de la petite morte, et les larmes bienfaisantes jaillirent et coulèrent longtemps, tandis qu'elle contemplait un poupard en maillot rose abandonné dans une maison inconnue.

Cap-à-l'Aigle, 24 juillet 1906.

MARIE LEFRANCO